

16 Oct 1972

PARIS ET L'ART CONTEMPORAIN

LA Huitième Biennale d'art contemporain vient de s'ouvrir au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris. Si l'on en juge par le libellé de ses affiches, cette manifestation a pour objet de faire le point sur l'art d'aujourd'hui dans le monde.

Encore heureux qu'un tel propos soit exprimé en termes suffisamment clairs. Nous risquerions fort, sinon, de passer à côté de pas mal d'œuvres d'art sans avoir l'attention plus attirée par elles que par bon nombre d'accessoires de notre vie quotidienne dont nous ne soupçonnons pas toujours, tant nous avons pris l'habitude de les voir, la puissance d'expression artistique qu'ils contiennent.

D'une salle à l'autre, nous découvrons ainsi trois pelotes de fil celle posées sur un sol de ciment, des bobines de fil de fer se déroulant au pied d'une cimaise, des tuyaux de plomb flanqués d'une lampe à souder et, dans un coin, quelques poubelles débordant de

vieux journaux et de détritus variés. Autant dire qu'il faut déjà disposer d'une certaine ouverture d'esprit aux créations artistiques contemporaines, pour saisir, dès le premier coup d'œil, qu'il ne s'agit pas là d'objets oubliés par une équipe de nettoyage, mais de compositions sorties tout droit de l'imagination créatrice d'artistes d'aujourd'hui. J'allais oublier un tas de vieilles chaussures dépareillées, jetées au milieu d'une salle, et que ne quitte pas un gardien aussi pénétré de sa mission que s'il veillait sur la Joconde.

Pourtant, tout cela ne mériterait guère plus qu'un sourire ou qu'un haussement d'épaules. Car dans ce domaine, à mi-chemin entre le canular rachitique et la débilité mentale chronique, l'art contemporain nous en a déjà fait voir de toutes les formes et de toutes les couleurs. Mais c'est à partir de créations plus ambitieuses et disposant de plus de moyens que cela se corse.

Entrons, par exemple, dans une salle où nous nous trouvons au milieu d'un cimetière. Je dis bien d'un cimetière. Sont réunis là, en effet, les éléments de trois ou quatre tombes, garantis d'origine, d'où émergent des squelettes plus ou moins désossés et des reconstructions très réalistes de cadavres en voie de putréfaction. Le tout agrémenté de moisissures et de champignons qui semblent tirer leur substance de ces corps décomposés.

Ce n'est pas tout. Dans une autre salle, figure ce que son auteur a appelé « La boucherie humaine ». Un étal de boucher. Scrupuleusement réaliste lui aussi. Et sur cet étal, offerts à une éventuelle consommation : des morceaux de viande humaine non moins soigneusement reproduits en matière plastique. Des mains, des pieds, des têtes ouvertes en deux avec cervelle à l'air, des seins de femmes découpés en tranches et — sublime sommet de l'inspiration — des sexes masculins de couleur verdâtre dans des bocaux à cornichons.

Alors, que des propriétaires de galeries privées, d'avant-garde ou d'arrière-garde, proposent à leurs amateurs ce genre d'élucubrations, s'ils y trouvent leur plaisir ou leur profit, pourquoi pas ?

Mais qu'un musée, appartenant à la ville de Paris, portant le nom de Paris inscrit à son fronton, accorde la caution de Paris à de telles exhibitions, on est tout de même en droit de penser que cela dépasse les bornes !

Car il y a peut-être dans le canular et la provocation des limites qu'il est indécent de franchir, surtout quand on le fait avec les deniers publics. De quoi vivent, en effet, ces musées municipaux, sinon des impôts que versent à la ville Parisiens et Parisiennes et dont on peut se demander s'il n'y aurait pas un meilleur usage à en faire ?

A moins que l'on arrive à nous démontrer que l'exposition d'œuvres comme le cimetière ou la boucherie humaine — entre autres — est vraiment de nature à favoriser l'essor de l'art contemporain, et leur présence dans un musée appartenant à la ville de Paris propre à rehausser le prestige artistique de celle-ci.

Et si cette démonstration nous est faite, de façon convaincante, par un membre de la Commission des affaires culturelles du Conseil de Paris, alors je lui tirerai mon chapeau. Et je reconnaîtrai du même coup ne rien comprendre à l'art contemporain ni aux mille et une manières de contribuer au rayonnement culturel de notre capitale.

Michel DROIT.